

Jacinthe Laforge

CITÉ CARBONE
Quand s'effrite le diamant

Roman

« les humbles éditions »

MONTRÉAL

Merci à Hélène Levac Laforte et Lucie Laforte pour leur grand soutien tout au long du travail d'édition.

Merci à Evelyne Boisvert-Beauregard, Glorienne Igartua et Christine Legault; leur appréciation a joué un rôle important dans la réalisation de ce livre.

Merci à André Carpentier, Jocelyn Carpentier, Marie-Eve Desrochers-Hogue, Virginie Guibert, Arthur Lacomme, Catherine Letarte et Serge Mongeau, lecteurs et lectrices de versions précédentes, dont les commentaires ont grandement contribué au processus.

Merci à Christian Campana, Frédéric Lemire, Luce Prévost et Hélène Levac Laforte, qui ont mis leurs talents et compétences à contribution.

Merci au Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, qui a octroyé une bourse à Jacinthe Laforte lors de sa maîtrise en Études littéraires, pendant laquelle elle a travaillé à une première version de ce roman.

Et merci à toutes les personnes qui ont soutenu ce projet par leur intérêt et leurs encouragements.

Révision: Hélène Levac Laforte
Lecture d'épreuves: Luce Prévost
Dessin de la couverture: *Fille dans le vent* de Frédéric Lemire
Graphisme et typographie: Christian Campana
Photo de l'auteur: NathB photographe | www.10000visages.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
© Jacinthe Laforte, 2011

Les Humbles Éditions
www.jacinthelaforte.com • Téléphone: 514-278-9938
Blogue du roman: <http://citecarbone.blogspot.com>
Pour commander ce livre: info@jacinthelaforte.com

ISBN 978-2-9812476-0-5
Dépôt légal: mai 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives Canada

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Laforte, Jacinthe, 1979-
Cité Carbone: quand s'effrite le diamant
ISBN 978-2-9812476-0-5
I. Titre.
PS8623.A359C57 2011 C843'.6 C2011-940744-2
PS9623.A359C57 2011

*À la société occidentale,
qui commence à sortir de l'adolescence;
qu'elle trouve le courage
de devenir responsable et autonome.*

1

Planche à roulettes sous le bras, Marie-Sophie martèle ses bottes l'une après l'autre sur les marches de granit qui mènent au manoir, où elle doit malheureusement rejoindre son père. De rares feuilles mortes colorées, les premières de l'automne, décorent les blocs de pierre. La jardinière les ramassera sûrement demain. Marie-Sophie pense à cet étrange Yohann avec lequel elle a passé l'après-midi aux Tam-tams, à écouter les tambours au pied de la montagne pendant qu'il vendait des légumes et des napperons de tissu. Yohann et ses vêtements hors mode et usés, ses deux yeux pas de la même couleur, son parler qui ferait grincer les dents de la prof de diction! Il lui a dit qu'il cultivait les légumes sur le toit de sa maison, où il réalise avec onze autres personnes un projet d'autosuffisance. Elle s'imagine un instant parler de son nouvel ami à son père... «Voyons, Marie! Des plans pour écoper d'un garde du corps et devenir une prison ambulante!» De toute façon, les monologues de son père lui laissent à peine l'espace de se manifester.

Son père! Il n'y a pas si longtemps, le récit emballé de ses conquêtes industrielles la passionnait;

assise sur ses genoux, elle l'écoutait avec admiration dresser une vision fantastiquement optimiste de l'avenir. Mais il n'a pas compris qu'elle n'est plus une enfant et qu'il n'est pas le seul à avoir une opinion sur le monde. Mortels soupers du dimanche soir ! Marie-Sophie arrive à chacune de leurs rencontres avec un fond d'espoir que cette fois-ci, peut-être, ils pourront tenir un *échange* intéressant. Mais la déception accumulée a formé un éteignoir de rancœur, galvanisé par la découverte qu'elle a faite la semaine dernière.

Avant de franchir la porte de chêne, Marie-Sophie se plante devant son reflet dans la vitre et essaye d'afficher un air neutre. Impossible ! Même immobiles, ses grands yeux verts sont aussi frémissants que la planète Terre, et l'anneau qui perce sa bouche volontaire semble vibrer de tant de questions à adresser au monde ! « Je me demande si Yohann m'a trouvée belle... » Elle déverrouille la serrure électronique et la sonnerie du système d'alarme lui indique que son père n'est pas encore arrivé. En pitonnant son code, elle se dit qu'elle devrait bien omettre de désactiver le système, un de ces quatre. La sirène tonitruante retentirait joyeusement dans le quartier trop bien rangé, comme un écho aux problèmes qui sévissent partout ailleurs, et ça ferait damner son père.

Marie-Sophie, pliée en deux, délace ses hautes bottes de cuir. Les dalles de marbre du hall apparaissent à travers ses cheveux d'un noir bleuté. Sur la console d'acajou clignote le voyant de son cellulaire qu'elle avait encore oublié de traîner avec elle. « Je ne pourrai pas être là ce soir, annonce la voix paternelle. Désolé, ma grande, je prépare pour

demain une réunion vraiment très importante, tu comprends... Magali va t'apporter un souper.»

Encore une soirée avec la teencoach! Emmerdemement garanti.

Aucun autre message sur son appareil, ni vocal, ni texto. Évidemment rien de Rebecca, son ex-meilleure amie qui doit encore être avec son foutu copain. Contrariée, Marie-Sophie lance ses bottes dans la garde-robe et referme la porte du hall derrière elle. «Tant pis pour vous! Bon débarras!» crie-t-elle dans l'écho de l'immense séjour au plafond cathédrale. Avoir su, elle n'aurait pas quitté les Tam-tams, elle serait restée avec Yohann. Ses chaussettes rayées foule le riche tapis qui serpente jusqu'à un embranchement de l'escalier double. Elle fusille des yeux le mobilier de cuir désert de ce premier salon qui ne sert jamais. Marie-Sophie grimpe vers la mezzanine qu'elle traverse jusqu'à sa chambre. En attendant que la teencoach arrive avec de quoi manger, elle s'installe sur le divan devant la télé et plonge la main dans sa réserve de réglisse noire. Elle irait bien fumer une cigarette dehors, mais elle risquerait d'être surprise par la teencoach qui doit déjà être en route.

Devant un bulletin d'informations télévisées qu'elle peine à écouter, les pieds sur la table basse, Marie-Sophie a des reflux d'indignation. «Mes occupations, mes intérêts ne font pas le poids avec la business de papa. Il a le nombril en signe de piastre!» La plupart du temps, il dort dans la chambre attenante à son bureau, au centre-ville. Elle l'a soupçonné d'avoir une maîtresse, mais il répond tout de suite quand, pour le piéger, passé minuit elle compose le numéro

qui sonne directement dans son bureau. «Tu n'es pas couchée, ma grande?» a-t-il le culot de lui demander. «Pas surprenant que maman soit partie vivre en Italie!» se retient-elle de lui répondre. Son père n'accorde d'importance à rien d'autre qu'à son entreprise.

La semaine dernière, ils étaient attablés au Beaver Club, où on tolère les jeans troués de Marie-Sophie, malgré le règlement, parce que son père y est bien connu. Elle a tenté de lui parler d'un reportage qu'elle avait vu à la télé, un des innombrables qui traitent de la crise économique et de la terrible hausse du coût de l'essence. On y présentait une ingénieure mère de famille qui avait perdu son emploi et épuisé son chômage : elle se retrouvait en file à la banque alimentaire. Mais dès que Marie-Sophie a mentionné la crise du pétrole, son père a repris les rennes de la conversation et ramené le sujet sur son usine de véhicules électriques et les emplois qu'elle génère, sans même la laisser exprimer sa choquante surprise qu'un métier payant ne soit pas une garantie contre la misère. Le discours de son père sous-entend toujours que les choses ne sont pas si graves, que son entreprise est une preuve que tout va s'arranger pour le mieux. C'est énervant ! La chaîne d'information devant laquelle Marie-Sophie passe des heures montre tant de gens réduits à la charité, ici et ailleurs !

Pour son père, le monde est une grande course au Progrès où l'on doit saisir l'occasion de laisser sa marque et de faire un bénéfice. Il l'encourage à considérer des études en gestion afin de prendre une place intéressante dans son entreprise et de participer aux grands défis de l'économie québécoise mondialisée.

«Avec une position stratégique, Marie-Sophie, tu pourras nourrir toutes les œuvres de bienfaisance que tu veux», l'entend-t-elle lui répéter. «Avec de l'argent, on peut bâtir des projets qui permettent de sauver la planète», continue-t-il invariablement, faisant évidemment référence à l'usine qu'il a fait construire avec un toit végétal, des stationnements autofiltrants et en préservant les alentours marécageux où séjournent les canards sauvages. À l'entendre, on dirait que c'est l'usine qui a attiré les oiseaux.

«Dire qu'il n'y a pas si longtemps, je croyais vraiment à ses beaux discours», pense Marie-Sophie en prenant un deuxième bâton de réglisse. «Ce qu'on peut être naïf quand on est enfant!» Depuis quelques années, tout ce qu'elle voit aux informations télévisées a semé un doute qui peu à peu s'est transformé en un tenace sentiment : les solutions que son père énonce avec tant de certitude sont complètement décalées de la réalité planétaire ! Une pénurie mondiale d'eau potable, des famines, des guerres, la disparition de plusieurs forêts, de marécages et de tous les animaux qui les peuplent... Est-ce que des entreprises comme celle de son père pourront solutionner ces désastres ? Si l'argent est la réponse à tout, pourquoi n'a-t-on pas pu freiner le réchauffement climatique et la fonte des banquises qui a causé des débordements océaniques ? Pourquoi n'arrive-t-on pas à amasser les fonds pour secourir la population inondée du Bangladesh ?

Au restaurant, pendant que son père se gargarisait avec un Cigare Blanc 2003, elle lui a exposé son point de vue : «Si la fortune permet de faire la charité, pourquoi y a-t-il encore tellement de pauvreté ?» Le

serveur est arrivé sur ces entrefaites, serviette immaculée sur le bras, pour leur présenter le menu. Avant de repartir avec leur commande, il a indiqué à son père qu'un ministre venait de s'installer quelques tables plus loin, caché par un palmier en pot. «Excuse-moi, Marie-Sophie, je dois absolument aller le saluer.» Alors elle est restée seule avec son habituel jus de grenade et le portable de son père, toujours allumé sur la nappe blanche à côté des couverts d'argent.

«Je me demande ce qui se passerait si je mettais mes pieds sur la table», s'est demandé Marie-Sophie, agacée par cette désertion subite. Elle a enfoncé dans ses oreilles les écouteurs de son téléphone pour remplacer le jazz subtil du Beaver par une musique déchaînée qui l'a un peu calmée. Elle a laissé ses yeux parcourir le motif à carreaux de la moquette et les murs de pierre auxquels étaient accrochés une peinture impressionniste et des luminaires dorés, sans vraiment les regarder. «ANARCHISME!» hurlait le chanteur. Un mot puissant, chargé de révolte. «Même sans savoir exactement ce qu'il veut dire, je suis sûre que ce mot ne plairait pas à mon cher papa...» Elle l'avait déjà cherché dans son propre portable, puis dans les ordinateurs de la bibliothèque de l'école, mais les moteurs de recherche n'avaient donné aucun résultat. Il n'y avait qu'*anarchie*, considéré comme un synonyme de *chaos*. Cette absence de renseignements rendait le mot encore plus intrigant... À tout hasard, puisque son père tardait à revenir, Marie-Sophie a tourné vers elle l'ordinateur paternel et pianoté la même recherche. Des centaines d'articles sont apparus à l'écran. Ses grands yeux élargis par

une joyeuse surprise, elle a lu avidement quelques pages qui exposaient une philosophie politique de la liberté, discourant d'égalité entre les humains, de droit à l'autonomie, d'action directe, de désobéissance civile... Sans qu'elle l'ait entendu arriver, son père est revenu en même temps que le serveur.

«Papa, pourquoi ton ordinateur trouve plus de références que le mien?» «Oh, ça doit être à cause du logiciel de protection.» «Quoi? Un logiciel de protection? Mais c'est de la censure! Une atteinte à mon droit de savoir!» Fidèle à lui-même, son père s'est lancé dans un long palabre sur l'Internet, l'inexactitude des sources et le terrorisme. Les yeux exorbités sous ses sourcils froncés, Marie-Sophie a mangé son nougat de foie gras sans même faire semblant de l'écouter, en poussant des soupirs d'exaspération et en hochant par moments la tête d'incrédulité indignée. Voilà qui expliquait qu'elle n'arrivait pas à télécharger certains albums musicaux.

«C'est un scandale! Les adultes nous gardent intentionnellement à l'écart des opinions politiques divergentes!» a-t-elle annoncé à ses prétendus amis du collège le lendemain. Mais personne ne l'a prise au sérieux. «Ils nous évitent de lire des idioties, c'est tout. T'es paranoïaque!» l'a condamnée Rebecca devant tout le monde.

En prenant un autre bâton de réglisse, Marie-Sophie secoue la tête pour chasser la pensée de son ancienne amie, pensée qu'accompagne toujours une brûlure de peine et de colère dans sa poitrine. Elle préfère songer à Yohann, qui aujourd'hui l'a invitée à s'asseoir sur sa couverture et qui l'écoutait, lui. Il

acquiesçait quand elle s'indignait que des gens vivent dans des abris de carton sous le viaduc. Elle l'a vu, de ses yeux vu, l'autre jour, quand à bord d'un taxi elle est allée explorer le dessous de cette rampe qui enjambe le chemin de fer et ses antiques bâtiments industriels, mais sans oser descendre. Pendant qu'elle parlait, Yohann la regardait, l'air grave ou en souriant, il lui a même offert de croquer dans la même pomme que lui. Avant d'avoir déterminé si elle trouvait ça dégoûtant ou non, Marie-Sophie s'est retrouvée les dents bien plantées dans la chair acidulée du fruit. Au fond, ce petit côté non hygiénique qui aurait fait crier la teencoach ne lui déplaisait pas. «C'est comme... intime, réfléchit-elle. Une manière de partager en se foutant des microbes, un peu comme s'embrasser avec la langue...» Elle se sentait bien avec Yohann. Si elle est partie, c'est seulement parce que les cloches d'une église ont sonné quelque part dans les alentours et lui ont rappelé son rendez-vous au manoir. Pour aller plus vite, elle n'est pas rentrée en skate mais en taxi. Comme d'habitude, le chauffeur l'a avertie qu'il lui faudrait doubler le montant affiché au compteur à cause du prix des rations d'essence, mais elle s'en fout bien ; toutes ses dépenses vont sur sa carte et son père n'en est pas à cent dollars près.

Quelques coups à la porte de sa chambre. Entre Magali, une girafe en jeans et col roulé. Elle tient deux boîtes de sushis.

— Salut ma belle. Encore de la réglisse ! Tu vas gâter tes dents.

Marie-Sophie prend en une respiration la résolution de ne pas laisser gicler trop d'acide sur la

teencoach, qui dépose le repas sur la table basse et s'assoit à son côté, jambes croisées, penchée vers elle avec une sollicitude toute professionnelle. Elle fait seulement son travail. Mais merde qu'elle lui tape sur les nerfs avec ses commentaires insignifiants.

— Bonne journée? Comment c'était, ton cours de piano?

Marie-Sophie se concentre sur l'écran de la télé et tente d'ignorer les questions gentilles, mais l'autre insiste pour savoir comment elle va.

— Ça m'écoeure de passer la soirée avec une gardienne. Arrête de me parler, d'accord?

La teencoach lève les yeux au plafond, ramasse sa boîte et sort de la pièce. Marie-Sophie s'en veut un peu d'agir comme une adolescente bête et méchante, mais si au moins on la traitait en égale! «Ils appellent ça une teencoach pour qu'on oublie qu'on se fait garder comme des enfants, comme au zoo! Je voudrais aller quelque part où je pourrais vivre *ma* vie, sans avoir à attendre d'être adulte! Maudite adolescence pourrie! Quelle perte de temps.» Elle s'attaque aux sushis devant un reportage sur la baisse des importations de denrées périssables due au prix exorbitant du carburant.

Qu'il y a donc de choses à changer dans ce monde! Tout le printemps dernier, après ses travaux scolaires qui lui paraissaient ineptes, Marie-Sophie a écrit des lettres au gouvernement. Elle en envoyait au moins une par semaine, déplorant l'analphabétisme, la crise du logement, la pollution, la désertification, les guerres civiles en Afrique... Les différents ministères envoyaient une lettre type signée par un subalterne,

la remerciant platement de leur avoir fait part de ses préoccupations, l'assurant qu'ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir, etc. Rebecca disait que ça ne donnait rien. «C'est toujours mieux que de ne rien faire! répliquait Marie-Sophie. Au moins, ils savent ce que je pense.» Mais depuis l'été, elle n'a rien écrit. Une phase de démotivation. C'est à Rebecca qu'elle aurait envie de déverser des courriels vigoureux pour la brasser un peu. Mais qu'est-ce que ça donnerait? Ne lui a-t-elle pas assez dit qu'elle avait changé depuis qu'elle sort avec ce gars stupide?

* * *

Avec un dernier café, Denis Groulx-Petit avale le cachet somnifère qui commencera à faire effet quand il aura fini d'étudier un dernier rapport. Trois heures. Ça lui laissera quelques heures de sommeil avant la rencontre de mise au point de demain matin.

Il préfère travailler de nuit, alors que son cellulaire se tient coi, tandis que dans les heures ouvrables l'appareil gigote constamment dans sa poche de poitrine. Quand il embrasse du regard la ville illuminée, en contrebas du penthouse où se trouve son bureau, il lui semble gagner une meilleure vue d'ensemble de ses projets. Parfois il se lève pour se dégourdir et regarder la nuit urbaine, à laquelle se superpose le reflet d'un homme dans la cinquantaine, visage carré, tempes grises et sourcils bien fournis, légèrement bedonnant mais toujours bien mis. «Treize pourcents de cinquante millions, si on considère une fluctuation modérée... Vous savez, ce n'est pas sorcier!» Pendant

qu'il regarde le paysage nocturne, dans sa tête continuent de tourner les calculs qu'il effectue pendant de longues heures devant son ordinateur, entrecoupés du souvenir de ses brillantes réponses aux journalistes de partout dans le monde qui l'ont interviewé à propos de son usine. Il dialogue mentalement avec les débutants qui viennent lui demander conseil, rédige en pensée des bouts de ses mémoires. Il pense à sa fille et à l'héritage qu'il lui laissera. Beaucoup d'argent, évidemment, mais surtout un exemple de détermination, de courage et d'audace.

C'est dans ce penthouse qu'il a figolé chaque détail de son projet d'usine de voitures électriques. Une usine ultra-moderne qui surpasse les normes environnementales que les gouvernements mondiaux ont prévu adopter dans vingt ans. Un bijou de plusieurs milliards qui en dix ans aura permis d'économiser des milliers de barils de pétrole et d'éviter que des centaines de tonnes de gaz carbonique soient relâchées dans l'atmosphère. Mais pollution et réchauffement climatique ou pas, la diminution de la production pétrolière et les rationnements qu'elle entraîne rendent nécessaire le virage électrique. Cette éventualité de la fin du pétrole planait depuis les années 1970, mais après à peine quelques années d'actions conséquentes, toutes les nations avaient semblé l'oublier. Même quand la menace était revenue en force dans les années 2000, elle n'avait pas engendré de réels engagements ni de l'industrie, ni des gouvernements, tous paralysés par le lobby pétrolier. «Ils sont forts, ces industriels du pétrole! De vrais démons qui savent comment faire de l'argent!» Les guerres

moyen-orientales, les attentats et les tornades qui ont balayé les plates-formes pétrolières ont accéléré l'augmentation du prix du pétrole, mais diminué leur marge de profit. Et désormais, peu importe la puissance du lobby, les réserves d'or noir tirent à leur fin.

Le pic est atteint. Les gisements accessibles ont passé le cap de leur production maximale et, malgré les avancements technologiques, irréversiblement, le nombre de barils pompés chaque jour diminue. Selon les experts, il était prédit depuis longtemps que l'extraction de l'hydrocarbure coûterait de plus en plus cher, puisque les gisements les plus récemment découverts se tapissent au fond des mers ou sous des royaumes de glace; le procédé d'extraction requiert l'énergie équivalente à presque un litre de pétrole pour obtenir un nouveau litre! «Des voitures roulant aux hydrocarbures, c'est l'âge de pierre du transport moderne», se répète Groulx-Petit en admirant le paysage urbain qui scintille de millions de kilowatts.

De tous côtés, l'industrie travaille sur des modèles hybrides ou carrément électriques. Groulx-Petit n'allait pas manquer le bateau! Il a foncé, complètement liquidé ses vieilles installations pour investir dans la nouvelle usine. Vers l'avenir! Des véhicules d'aluminium recyclable, cent pourcents électriques et autonomes sur cinq cents kilomètres. Mais il faut le goût du risque. La compétition est féroce et utilise une main-d'œuvre asiatique aux coûts dérisoires. Sauf que la hausse du carburant, justement, lui permet de rivaliser avec ses adversaires quant au prix de détail des automobiles puisque son usine québécoise lui évite le transport du produit fini sur des milliers de kilomètres.

Mais il demeure que bien des pièces viennent d'Asie et, depuis quelques semaines, restent parfois bloquées là-bas, les compagnies de cargo n'ayant pas les moyens de faire le plein...

Bien sûr, un projet d'une telle envergure ne se déroule pas sans petits pépins. Les derniers exercices financiers ont été déficitaires. Malgré la campagne massive de publicité, malgré le prix de l'essence qui grimpe régulièrement depuis des années, les ventes de ses automobiles électriques plafonnent et ont même chuté dernièrement. « C'est l'économie en général qui stagne, a expliqué Junior, son assistant. Les gens ont peur, ils préfèrent faire réparer leur vieille auto plutôt que d'en acheter une neuve. Ce n'est pas encore dans la culture de brancher son auto au lieu d'aller au poste d'essence. Et l'électricité a encore augmenté... » « Ça ne va pas durer, a décrété Groulx-Petit. Les voitures à essence finiront bien par rendre l'âme, et l'alternative électrique apparaîtra dans toute son évidence. »

Groulx-Petit retourne à son ordinateur sur l'écran duquel défilent les images du cocktail d'inauguration de l'usine, où les enfants des employés barbotaient avec les canards, dans l'étang parsemé de nénuphars adjacent à l'usine. Elles ont été diffusées à travers la planète : il n'y a pas de raison pour que les ventes des véhicules les plus propres au monde ne suivent pas, tôt ou tard. Son ascension sociale à partir de pas grand-chose, la construction de son appréciable empire, un morceau à la fois, donne à Groulx-Petit l'assurance qu'il ne peut pas faillir. En son for intérieur, il se compare aux Ford, Rockfeller, Bombardier :

ils ont réussi, il a réussi. En s'associant à la ligue des gagnants, il lui semble se prémunir contre l'échec.

Comme Ford à ses débuts, Groulx-Petit souhaitait donner à ses propres employés les moyens d'acheter les véhicules qu'ils produisent. Mais son bras droit l'a découragé de donner des bonus : la direction financière de l'usine négocie des délais avec les banques et tire la paye à même le fonds de roulement, lui rappelle fréquemment Junior, un brave jeune homme qui a le cœur à l'ouvrage, mais qui semble déterminé à crever l'optimisme de son patron. Depuis un mois, Groulx-Petit travaille dix-huit heures par jour et en exige autant de ses collaborateurs. Ils préparent un plan qui convaincra les financiers de lui prêter encore soixante-dix millions. L'économie fluctue constamment, la crise ne peut être que temporaire. Quand les choses se placeront, la population se remettra à acheter des véhicules et l'investissement de Groulx-Petit donnera des fruits d'or qui brilleront au firmament de la business. Quand le pire sera passé, il emmènera Marie-Sophie en vacances à Tahiti. «À moins qu'elle préfère retourner à Dubaï?»

* * *

Marie-Sophie ne s'endort pas. Avant, il y avait Rebecca à côté d'elle. Le jour, ça peut aller, elle n'y pense pas trop, mais quand elle se couche, elle ressent une tristesse mêlée de fureur en pensant à son ancienne meilleure amie. Inséparables pendant cinq ans ! Elles dormaient l'une chez l'autre en alternance presque tous les soirs, surfaient dans l'Internet

et écoutaient de la musique dans le noir, les deux paires d'écouteurs branchées sur le même appareil. Deux télévisions restaient ouvertes dans la chambre, Marie-Sophie suivait un poste d'information et Rebecca, une chaîne de cinéma. «C'est insensé, Rebecca! Regarde au Bangladesh tout le monde qui doit se déplacer; ils ont tout perdu et mangent à peine une ration de riz par jour.» «Relaxol, Marie. Qu'est-ce que tu veux faire? Aller leur porter ton restant d'assiette?» «T'es conne! Je vais écrire une lettre. Une lettre à... Merde, à qui la faute si les banquises ont fondu?» «Tu peux toujours écrire au président des États-Unis. Il a le dos large. Tu veux des chips?» «D'accord.»

Lumières éteintes et musique carabinée hurlant dans ses écouteurs, Marie-Sophie fait tourner entre ses doigts le collier de minuscules écrous que lui a donné Yohann quand elle l'a rencontré la première fois, en juillet. Elle avait suivi Rebecca aux Tam-tams. Sous un arbre, son chum et elle ne se lâchaient pas deux secondes. «Tu m'appelleras quand t'auras fini tes mamours», a soupiré Marie-Sophie en s'éloignant, agacée. Rebecca l'encourageait à se trouver un chum, elle aussi. Elle a bien déjà embrassé le cousin de Rebecca en jouant à la bouteille et passé une soirée de cinéma avec lui sous une couverture... Ça goûtait bon, la flatterie de se faire regarder avec des yeux en appétit, l'ivresse de la chaleur d'un autre corps près du sien et la curiosité de le sentir réagir. Mais comme les autres gars du collège, qui sont vraiment trop insignifiants, il ne parlait que de jeux vidéos et de chaussures de sport. Aucun intérêt.

Elle avait laissé Rebecca avec son chum et fait le tour de la place bondée de monde. Près des tambours, une gang de hippies se faisaient aller et dansaient n'importe comment, l'air extasié. «Comment peuvent-ils se foutre autant d'avoir l'air si fous?» se demandait Marie-Sophie, sachant bien qu'au fond elle enviait l'aisance de leurs mouvements, la liberté qu'ils se donnaient de bouger sans contraintes. Comme elle aurait aimé arrêter un peu d'être si consciente d'elle-même et du regard des autres! Se laisser aller à être elle-même! Si ça veut seulement dire quelque chose... Une odeur de feuille brûlée flottait par moments, plusieurs attroupements faisaient circuler des joints sans même se cacher. Elle a marché lentement en détaillant les items étalés à même le sol sur des couvertures, bracelets de nœuds, jupes de chanvre, sacoches de cuir... «Trop peace and love!» Son attention a été retenue par le collier de quincaillerie recyclée, incongru parmi des conserves de fraises et des chapeaux tricotés. Juste assez trash, mais pas suffisamment pour que la direction du collège en fasse un plat. Sauf que le vendeur n'avait pas de machine à paiement par cartes et la réserve d'argent comptant était restée au manoir. Elle ne pouvait même pas aller à un guichet puisque sa carte de débit ne lui permet pas de retirer d'espèces, car son père a suivi la recommandation du collègue qui souhaite freiner la consommation de drogues illicites chez les adolescents. Le gars lui a simplement demandé son prénom et lui a dit de garder le collier. «Tu me payeras une autre fois», a-t-il dit en lui tendant un bout de papier imprimé de pâle encre violette annonçant des ventes de garage hebdomadaires,

le samedi, sur une certaine rue Saint-Janvier. «Moé, c'est Yohann.»

Il était vêtu d'un survêtement hideux et coiffé d'un de ces drôles de chapeaux. Il devait avoir au moins vingt-cinq ans et lui faisait un sourire radieux, du genre qui porte à se demander ce que l'autre a fumé pour avoir l'air aussi ravi de simplement s'étirer les coins de la bouche. Il lui semblait familier malgré tout, elle aurait voulu lui poser un tas de questions, mais c'en était resté là car Rebecca l'appelait sur son cellulaire, lui reprochant d'être si bête et lui demandant de revenir.

Marie-Sophie n'avait pas beaucoup pensé à Yohann les semaines suivantes, trop occupée par les querelles avec sa meilleure amie. Mais depuis trois semaines, ce n'est plus un problème. Et aujourd'hui, elle se cherchait une bonne raison de manquer son cours de piano, une torture de classicisme dont elle n'a rien à foutre. «Les adultes ne devraient plus avoir un mot à dire sur l'emploi du temps d'une personne de quinze ans! C'est des cours de batterie que je voudrais prendre!» Elle se cherchait une échappatoire et Yohann lui est revenu en tête. C'est ça, elle irait aux Tam-tams, toute seule, pour finalement payer son collier. Pour s'exercer à un peu de liberté! Elle irait même en skate, pas en taxi!

Il faisait beau aujourd'hui, un de ces merveilleux jours d'automne où la chaleur n'est plus si accablante, et il y avait foule aux Tam-tams. Yohann était bien là, au même endroit que la première fois, vêtu de la même manière, des légumes à vendre et des napperons en courtepoinTE étalés devant lui. Quand il

l'a invitée à s'asseoir comme il l'aurait fait avec une amie de longue date, Marie-Sophie a eu l'impression qu'une porte s'ouvrait sur un autre monde. Il se passait *quelque chose*. Elle s'est installée sur la couverture, un peu gênée parce que, tout habillée de noir, elle jurait avec les couleurs de Yohann. Mais il ne semblait pas s'en formaliser. Assise au niveau du sol avec cet inconnu, Marie-Sophie percevait les badauds, les arbres, le soleil différemment, comme si elle voyait mieux leurs couleurs. Peut-être parce que son cœur battait plus vite. Yohann ne lui demandait rien, il était simplement là, tranquille, occupé à désassembler un vieux réveille-matin, une antiquité dont il faut remonter le mécanisme en tournant une clé. Il répondait brièvement à ses questions, sans élaborer. De temps à autre, il levait des yeux dépareillés, un vert et un brun, comme si lui-même, à l'instar de ses napperons, avait été conçu à partir d'éléments hétéroclites. Peut-être parce qu'il n'était pas bavard, et parce qu'étrangement elle avait le sentiment de le connaître depuis longtemps, Marie-Sophie est vite venue à bout de questions. Alors elle est restée silencieuse pendant peut-être un quart d'heure, tranquille, comme cela arrivait souvent avec Rebecca. Le silence n'était interrompu que par les interactions de Yohann avec ceux qui lui achetaient des trucs ou venaient simplement le saluer – il connaissait des tonnes de gens! Puis, sans en avoir eu l'intention, Marie-Sophie s'est mise à parler, ouvrant les vannes sur ce qu'elle n'avait raconté à personne.

* * *

En commençant à bâiller, Groulx-Petit ajuste les chiffres du tableau préparé par son équipe. Il ne faut pas minimiser les retombées économiques de son usine pour la province : trois mille emplois ! L'avantage d'être en affaires plutôt qu'en politique, c'est qu'on a le pouvoir sans avoir les comptes à rendre. Son plan de redressement comporte différents aspects auxquels il travaille avec une quinzaine de consultants. Le montage financier qui permettra de financer les opérations en attendant des revenus de vente est un vrai casse-tête, mais Groulx-Petit a engagé les meilleurs comptables, fiscalistes et planificateurs financiers. Évidemment, il joue gros. La situation actuelle de son entreprise, et la sienne par conséquent puisqu'il y a tout investi, est la plus risquée qu'il ait jamais vécue. Cela lui injecte dans le corps une adrénaline telle qu'il l'aime. C'est quand il brasse de grosses affaires qu'il se sent en vie ; face aux défis de taille, il peut déployer tout son talent.

La prochaine étape, pour rendre ses assises plus solides face aux banquiers auxquels il va emprunter quelques petits millions de plus, c'est d'obtenir une promesse de subvention du gouvernement. Groulx-Petit doit faire preuve de doigté avec le ministre du Travail et de l'Industrie. Ce dernier partage plutôt ses idées mais n'a pas apprécié de recevoir à sa résidence un appel à une heure du matin, il y a dix jours, quand Groulx-Petit, émergeant d'une longue conversation avec son conseiller fiscal, inconscient de l'heure et impatient de prendre des nouvelles de son dossier, a composé le premier numéro fourni par la base de données. Le ministre lui a sèchement fait savoir avant

de raccrocher que son empressement frôlait le harcèlement, que son projet n'était pas une priorité dans le contexte actuel et qu'il lui ferait signe quand il en aurait pris connaissance. Pas une priorité! Une usine qui emploie trois mille personnes! Il faut absolument lui faire entendre raison.

Groulx-Petit attrape le téléphone et laisse un message à sa secrétaire : «Je ne sais plus si je te l'ai dit : je veux un traiteur demain midi, à la séance d'information antisyndicale.» Il faut absolument assurer la plus grande liberté de gestion possible dans l'entreprise. Groulx-Petit s'est même joint au comité du Conseil du patronat qui travaille à faire adopter une diminution des normes salariales. Au début, il n'était pas très chaud à cette idée, s'étant toujours vu comme un employeur prompt aux largesses, un bon père de famille. Mais ses pairs patrons lui ont bien fait voir que dans le contexte de la crise, il s'agit d'une mesure essentielle pour relancer l'économie québécoise : il faut laisser l'offre et la demande replacer un salaire d'équilibre, naturel! C'est clair comme de l'eau de roche, mais encore faut-il le faire voter à l'Assemblée nationale. Le dossier est délicat, les syndicats et autres associations populistes ont pris une telle place au cours des dernières décennies, avec leur recherche de meilleures conditions à court terme, négligeant de considérer les avis de ceux qui s'y connaissent, sans se rendre compte ou feignant d'ignorer les conséquences sur l'emploi à long terme! Il est vraiment embêtant que les dirigeants d'entreprises ne puissent pas librement et sans délai mettre en œuvre les mesures adéquates pour rétablir la prospérité.

L'écran commence à être flou sous ses yeux. Dénouant cravate et ceinture, le quinquagénaire gagne le lit à quelques mètres de son bureau et ferme la porte de sa suite.

Marie-Sophie ! Il pourrait l'appeler pour lui souhaiter une bonne nuit. Mais non, pas à cette heure-ci. D'ailleurs, depuis un bout de temps, sa fille est irritable ! Il avait mis ses sautes d'humeur sur le compte de l'adolescence, des hormones. Sa mère aussi était comme ça, une enragée. Mais la teencoach l'a informé qu'elle était en brouille avec son inséparable, qui n'est pas venue au manoir depuis au moins trois semaines. Ces ruptures d'amitiés adolescentes, c'est comme des peines d'amour. Les jeunes filles sont tellement sensibles ! Groulx-Petit se reproche un instant d'avoir annulé leur souper dominical, mais s'il est réaliste, à ce moment-ci, il ne peut vraiment pas se permettre de faire passer ses affaires en deuxième. « Si je fais faillite, ça n'aidera pas Marie-Sophie », se surprend-t-il à penser, s'appliquant aussitôt à chasser l'évocation de l'inconcevable. Et même s'il pouvait être davantage présent à sa fille, se justifie-t-il, elle ne veut rien entendre. Il voit bien que si elle ne se bouche pas les oreilles quand il parle, elle a quand même fermé le centre de l'écoute de son cerveau. Il lui parle quand même, se disant que ça fera bien son chemin malgré tout. Quand il lui pose une question plus directe, elle lui répond avec impatience. Surtout quand il lui fait remarquer gentiment qu'elle est très émotive. Depuis toujours, elle aime bien le confronter et n'hésite pas à dire ce qu'elle pense. C'est une fonceuse comme lui, interpellée par les affaires du monde. Toutes ces

lettres qu'elle rédige ! L'attaché du ministre du Travail lui a confié que Marie-Sophie était connue, dans les bureaux du gouvernement. Indignée, effrontée, à la limite de la politesse. Attachante. Mais depuis la rentrée, c'est l'agressivité incarnée. Avec lui, en tous cas !

Il s'assoit sur le lit, enlève de son oreille le récepteur de son téléphone qu'il dépose sur la table de chevet et se couche lentement, pesamment. Sa princesse... Oui, quand les choses se seront tassées, il lui paiera de belles vacances au soleil. Cela lui changera les idées. En attendant, la psychologue est sûrement mieux placée pour l'aider à traverser cette période difficile. L'adolescence ! Lui, il travaillait comme pompiste et ramenait l'odeur de l'essence à la maison, pour recevoir les sarcasmes de son frère plongé dans ses bouquins de sciences politiques. Mais il lui aura bien montré de quoi il était capable ! Dans le cerveau court-circuité par le stress et le médicament, la réflexion de Denis Groulx-Petit s'engourdit graduellement vers un sommeil sans rêves. Mais quand la vibration de son téléphone fait danser l'appareil sur la table de chevet, par réflexe il prend l'appel.

— Oui !

— Tu as vu le prix du pétrole à la Bourse de Paris ? demande Junior, paniqué. Tout va s'effondrer !

* * *

« Rebecca et moi, nous avons décidé de partir », a confié Marie-Sophie à Yohann. « Nous étions tannées de la vie au collègue réglée à la minute près, du conditionnement servi par les teencoachs qui nous

font répéter de stupides affirmations. Nous voulions aller voir le vrai monde, tu sais? Sortir des logiciels pédagogiques! Oublier les cinq étoiles et dormir dans des motels miteux, déjeuner dans des cantines de bord de route avec les chauffeurs de camions, fraterniser avec les jeunes qui vont cueillir des fruits dans l'Okanagan, planter des arbres ou des trucs du genre. Vivre avec du vrai monde, pour mieux comprendre, pour pouvoir changer les choses. On n'en pouvait plus de notre cage dorée, de notre vie tellement plate, tellement artificielle!» Elle s'est allumée une cigarette après en avoir offert une à Johann, qui a répondu après un instant d'hésitation qu'il ne fumait plus, puis elle lui a demandé: «Tu es déjà allé dans l'Ouest, toi, j'imagine?» «Non! Jamais allé ben ben plus loin que Châteauguay!» Sa réponse l'a surprise, elle qui voyait les marginaux des Tam-tams comme des espèces de gitans voyageant à travers le monde. Comme Johann ne rajoutait rien, Marie-Sophie a continué à lui raconter que Rebecca allait avoir seize ans en novembre. Dès qu'elle aurait son permis de conduire, avaient-elles planifié, elles achèteraient une voiture et s'enfuiraient dans l'Ouest. Chacune y était déjà allée avec ses parents, en avion, mais là ça ne serait pas pareil du tout! Ce serait la LIBERTÉ! Marie-Sophie aurait aimé aller jusqu'aux États-Unis, jusqu'au Mexique, jusqu'au Chili! Mais c'était impensable, à cause des postes frontaliers qui contrôlèrent leur identité.

Depuis le printemps, Rebecca et elle préparaient leur départ en surfant sur des cours de conduite électroniques et en liquidant des objets pour avoir du comptant, denrée rare pour les enfants à l'argent de

poche illimité, mais aux dépenses contrôlées par les relevés de cartes. Mais la mesure qui empêche les adolescents des beaux quartiers de retirer de l'argent comptant avec leur carte de débit n'est efficace que dans la mesure où ils n'ont pas le courage de se rendre aux pawnshops des zones. «Au fond, c'est presque charitable : en revendant ce qu'on vient d'acheter, on offre dans les quartiers pauvres des marchandises flambant neuves à bas prix. Sauf qu'au collège, si on est vu avec de l'argent comptant, on risque un interrogatoire au bureau de la direction, alors vaut mieux être discret.» Et tout de même, aller dans ces endroits miséreux, avec tout ce qu'on en raconte...

«Mais tu es sûrement déjà allé dans une zone?» a demandé Marie-Sophie à Yohann qui mettait de l'ordre dans les petits engrenages. Il a relevé la tête. «Ouais.» Son visage était grave, il avait l'air soudain de penser à quelque chose de pire encore. Marie-Sophie a craint d'avoir gaffé. Et s'il habitait lui-même une zone? Au collège, entre enfants de millionnaires, on n'a pas grand réserve à parler des pauvres, ni des riches non plus, mais ce Yohann ne roulait vraisemblablement pas sur l'or. Il y avait de l'usure aux coutures de son blouson qui devait dater des années 1990! Sauf qu'elle-même a bien des trous dans ses jeans... Elle ne sait rien de ces gens des Tam-tams. Ont-ils choisi leur vie de saltimbanques ou bien vendent-ils leurs trucs parce qu'ils y sont contraints par la pauvreté? La bohème est-elle un déguisement à la misère? Par délicatesse, Marie-Sophie a retenu ses questions et s'est contentée de faire tourner l'anneau dans sa lèvre.

Elle repensait avec un frisson à ses saucettes dans les zones avec Rebecca. En préparation de leur fugue, elles apportaient leurs marchandises fraîchement acquises dans les grands magasins du centre-ville pour les échanger contre des espèces sonnantes. C'était déjà un voyage, qui commençait en embarquant dans l'autobus plutôt que dans un taxi ou dans le véhicule des teencoachs. Les deux amies marchaient en se tenant par le coude, mal à l'aise face au contraste entre les artères bordées de vitrines étincelantes d'où elles arrivaient et les rues sales de la zone, où flânaient des individus louches. Immanquablement, ils leur quêtèrent de l'argent ou des cigarettes. Des cigarettes! «C'est précisément ceux qui n'ont pas d'argent qui se payent encore le luxe de se tuer à petite dose, disait Marie-Sophie. Je ne comprends pas!» «Les gens sont vraiment laids ici», chuchotait Rebecca, effrayée. «Arrête, nous serions pareilles si nous étions nées dans le quartier.»

La première fois, elles ont acheté puis revendu trois caméras, une console de jeu vidéo, un saxophone et des bijoux, parmi d'autres trucs. En ressortant du pawnshop, Marie-Sophie a acheté un paquet de cigarettes, malgré l'air réprobateur de Rebecca. «C'est une expérience pour mieux les comprendre.» La grosse femme moche du dépanneur ne lui a pas demandé de pièces d'identité. Son visage n'était pas fardé, pas plus féminin qu'il faut et même un peu grisâtre. Mais il y avait dans ses yeux, quand elle lui a fait un clin d'œil, une impressionnante facilité de complicité. Dehors, après quelques premières bouffées et quelques étouffements, Marie-Sophie s'était

mise à converser avec un homme tout penché et un peu éméché qui lui avait demandé une cigarette et s'était mis à philosopher sur les politiques de l'aide sociale. «Faut pas rire du monde, disait-il. Ils me coupent parce que je ne me cherche pas de travail. J'ai-tu l'air de quelqu'un qui peut travailler?» Marie-Sophie compatissait; Rebecca lui tirait sur la manche pour qu'elles repartent vers un taxi. Ça l'avait énervée. Elle s'était dit qu'il faudrait que Rebecca fasse preuve de plus de courage pendant leur voyage. Ne saisissait-elle pas la liberté qu'il y avait à fumer une clope dans une zone, entourées de populace sans façon, entre meilleures amies à la vie, à la mort? Fumer ne sert à rien, et justement: c'est comme un pied de nez à un univers qui exige que chaque minute soit productive! Ça suspend le temps. Marie-Sophie s'en est grillé quelques autres, après, toute seule dans la roseraie du manoir, quand la teencoach était plongée dans ses téléséries. Ça l'aidait à réfléchir, à digérer ce qu'elle avait vu dans la zone. Si son père le savait! Déjà que Rebecca lui faisait des gros yeux!

Marie-Sophie se retourne dans son lit, prise d'une montée de fureur à force de penser à son ancienne amie. Petit à petit, elles se sont mises à s'engueuler de plus en plus souvent. Rebecca perdait patience avec Marie-Sophie qui s'énervait de la voir s'éloigner, ramollir ses convictions, changer son habillement, tout ça pour un stupide garçon du collège tellement conformiste qu'il n'aspire à rien d'autre qu'à succéder à son père à la tête d'un bureau de courtiers d'assurance! «Tu penses vraiment que tu peux changer le monde? lui a même demandé Rebecca, pleine de

mépris. Tu te prends pour une autre.» En juillet, elles se sont à peine vues une ou deux fois par semaine et il y a trois semaines, à la rentrée scolaire, Rebecca a demandé à ce qu'elles se séparent leur magot. Depuis elle passe tout son temps avec son amoureux. Elle lui a même rendu le pendentif de diamant que Marie-Sophie lui avait offert pour ses douze ans, il y a deux siècles! en prétextant que ce n'était plus son genre. Évidemment! Ce n'est plus son genre à elle non plus et ça fait dur avec le collier d'écrous, mais Marie-Sophie a décidé de le porter quand même, par protestation, pour bien montrer à Rebecca, quand elle la croise à l'école, qu'elle n'est pas dupe et que le pendentif n'avait rien à voir avec une mode.

Elle a raconté tout ça à Yohann. Il l'écoutait avec attention, un peu comme sa psy avant qu'elle décide de ne plus lui faire de confidences. Sauf que lui n'était pas payé pour le faire.

* * *

Le prix du pétrole a bondi de trente-trois pourcents! Groulx-Petit se relève péniblement, atteint l'ordinateur et les sites Internet que lui indique Junior. Des colonnes de chiffres invraisemblables dansent devant ses yeux embrumés pendant que son assistant déblatère.

— ... ç'aurait pu être une bonne nouvelle, mais ça arrive bien trop vite! Les réactions en chaîne sont prévisibles: la crise va empirer, les ventes vont tomber encore plus bas. Et le coût de la matière première va grimper!

Groulx-Petit, la tête dans les mains, tente d'écouter Junior qui lui lit entre deux exclamations des bribes d'articles confirmant la fin du pétrole.

— Ça serait trop bête de couler juste au moment où commence l'ère de l'automobile propre! Merde, Denis, si on n'a pas le soutien du gouvernement, on est morts!

— Mais si on l'a, Junior, on est vraiment, vraiment riches! réussit à articuler Groulx-Petit avant de laisser tomber sa tête sur ses bras, incapable de lutter plus longtemps contre le sommeil chimique.

* * *

Marie-Sophie s'assoit dans son lit, attrape les télécommandes et ferme les deux télévisions. Dans le silence, dans la noirceur, il lui apparaît que Rebecca n'a jamais vraiment cru à leur projet de voyage. «Au fond, je suis débarrassée d'une peureuse!» Mais sans voiture, sans amie, elle n'aura pas le courage de partir dans l'Ouest. Elle n'y a même plus vraiment pensé depuis la rentrée. Mais en cet instant, l'idée de rester dans sa vie frustrante d'écolière isolée est insupportable. Au collège, la plupart des filles sont superficielles et les gars, n'en parlons même pas. Tout le monde la trouve trop intense, trop révoltée. Personne ne réalise que pendant qu'ils apprennent tout ce qu'il faut pour s'assurer de belles études, une belle carrière et un avenir digne de leurs familles fortunées, de plus en plus de gens fouillent dans les conteneurs pour manger. Pourquoi n'en est-il pas davantage question dans le contenu des cours? Pourquoi les jeunes de

son âge ne veulent-ils pas agir? «Et même si Rebecca avait raison de dire que ça ne donne rien d'écrire des lettres au gouvernement, il doit bien y avoir d'autres moyens de faire bouger un peu les choses! Mais toute seule...»

À ressasser tout ça, Marie-Sophie sent la colère et la peine s'alourdir. Elle réalise qu'elle n'a parlé à personne depuis plusieurs semaines, opposant même à la psy un silence blindé, parce que de toute façon, elle ne comprend rien. À personne sauf à ce Yohann, cet après-midi. Un inconnu, mais qui lui a inspiré confiance et l'a écoutée tranquillement. Marie-Sophie se repasse son image. Un visage intéressant malgré que ses dents avancées lui donnent légèrement un minois de rongeur. En fait, ce gars-là a quelque chose des hommes de la zone où Rebecca et elle allaient revendre de la marchandise. Leurs joues creuses. Leur simplicité, peut-être, même s'il n'a ni leur habillement, ni leur attitude, ni leur odeur. Il ne sent pas le tabac bon marché mais plutôt quelque chose évoquant le sirop d'érable. Il émane de lui un étrange mélange de force et de vulnérabilité. Tout ce qu'elle sait de lui, c'est qu'en plus de cultiver des légumes avec ses amis, sur leur toit mais aussi dans une ferme pas loin de Châteauguay, et de donner leurs surplus à des familles zonées, il répare des vélos et toutes les petites machines qu'on lui apporte lors de ventes de garage hebdomadaires, comme ce vieux réveille-matin. Il parlait si peu, c'est elle qui a pris toute la place. «Merde, je t'ai assommé avec mes histoires pendant au moins une heure!» s'est-elle excusée en partant. «C'est ben correct», a-t-il dit en lui serrant doucement l'épaule.

Elle en sait si peu qu'elle a toute la place pour imaginer la vie extraordinaire qu'il doit mener avec sa gang d'amis. Un projet d'autosuffisance pour ne pas avoir à dépendre des importations, du pétrole, de toute cette machine... Wow!

À mesure qu'elle abandonne Rebecca et le collègue pour penser à Yohann, Marie-Sophie se sent mieux. Le souvenir de la main qu'il a posée sur la sienne, quand elle lui a dit que Rebecca l'avait laissé tomber, apaise son agitation douloureuse. En s'assoupissant, Marie-Sophie reprend un à un tous les moments passés avec lui et se laisse emporter par la douceur. Peu à peu, le ressassement de l'attention qu'il lui a portée aujourd'hui se transforme en grisante rêverie de celle qu'il lui portera la prochaine fois. La prochaine fois qu'elle ira le voir aux Tam-tams pour en apprendre davantage sur son cas. «À moins que j'aille lui rendre visite chez lui...»

2

Il n'est que sept heures du matin et déjà, éparpillés par grappes sur le terrain de la petite ferme, les membres de la maisonnée s'affairent aux récoltes, aidés de plusieurs voisins de la ville venus donner un coup de main en échange d'un panier de nourriture. Avec l'inflation et les pertes d'emploi, les jobines payées en nature représentent une vraie manne.

Yohann fauche l'épeautre et empile les épis dans une remorque que l'âne viendra tirer tantôt. Petite journée agricole aujourd'hui. Avec les autres, il retourne en ville cet après-midi. Comme tous les ans, il a passé la plus grande partie de l'été à la ferme, pédalant jusqu'en ville presque toutes les fins de semaine pour apporter des bouts de récolte aux ventes de garage de la rue Saint-Janvier et aux Tam-tams. Son corps, davantage en repos le reste de l'année, est rebondi des muscles sollicités par le vélo et les travaux de la ferme, bronzé par les heures au soleil.

Malgré l'atmosphère conviviale des repas communautaires, à l'ombre du chêne ou dans la grange transformée en cuisine de camp, malgré les soirées autour d'un feu au son des guitares et de l'harmonica,

Yohann sent l'agitation diffuse qui point en lui chaque automne à l'idée que sa mère passera un autre hiver dans le cloaque glacé des Palettes. Son inquiétude, en cette année de crise, est encore plus vive.

— YOZHANN! Yohann! appelle le petit Patrick au bout du rang de céréales. T'ai cherché partout!

C'est toujours Yohann que l'enfant talonne, même quand son père et son grand frère sont là. Il lui demande de le prendre sur ses épaules, de jouer aux billes ou aux méchants pollueurs. C'est son jeu préféré, dont il distribue les rôles et les répliques : généralement Yohann est un bulldozer qui veut raser la forêt et Patrick incarne le héros qui se bâtit une forteresse dans les arbres, criant de sa grosse voix de petit garçon de cinq ans : « La forêt est bien plus forte que vous! Les lianes vont pousser sur vos machines et vous allez être obligés de rentrer à pied! » Puis il indique à Yohann : « Toi, tu vas essayer d'attaquer mon arbre quand même, je vas te sauter dessus avec une liane, je vas t'attacher, tu vas essayer de me mordre mais je vas m'être transformé en aigle et je vas te picorer les yeux. » Alors que les autres membres de la maisonnée finissent toujours par revendiquer un peu plus d'autonomie dans le jeu, Yohann se laisse faire. Il ne dit jamais non, au grand désespoir de Sylvie qui le supplie de ne plus accéder à tous les caprices de son fils, dont le babillage est devenu le bruit de fond de ses journées.

Suivi à quelque distance de l'enfant qui chante des comptines, Yohann continue à jouer de la faucille tandis que son esprit dérive vers les Palettes.

Elle semble incroyable à première vue, l'histoire de ce village improvisé sur un terrain vague adjacent au vieux dépotoir, à côté des raffineries, par les itinérants déportés du centre-ville.

Il y a douze ans, Yohann avait été ramassé sur le bord du chemin de fer, amoiché, grelottant et presque inconscient. Amélie l'avait ramené en taxi dans la maison de Madame Pauline où elle pensionnait pendant ses études d'acupuncture. Lorsque, rétabli de sa fièvre, il avait commencé à raconter d'où il venait, les deux femmes s'étaient demandé s'il ne délirait pas encore. Mais quand il avait nommé les Palettes, Pauline s'était souvenue en avoir déjà entendu parler. En bonne recherchiste, elle avait fait son enquête et avait d'abord trouvé un petit entrefilet datant de la création du village, informant que le gouvernement municipal, soutenu par celui de la province, avait nettoyé le centre-ville de Montréal et emmené les sans-abris «sur un lotissement vierge dans l'est de l'Île» où les services essentiels devaient être alloués. Les grands journaux en avait à peine parlé, mais Pauline avait trouvé sur le sujet des articles de publications alternatives qui s'échelonnaient sur les vingt dernières années. Il y était question des recommandations des Nations Unies et de l'Organisation mondiale de la santé quant aux conditions d'hygiène déplorables des Palettes, des sanglantes révoltes des habitants contre le contrôle des entrées et des sorties par des gardes armés et du statut légal inexistant des enfants nés là-bas. *Là-bas!* À vingt-cinq kilomètres du centre-ville de Montréal.

Yohann avait confirmé que quelques robinets fournissaient de l'eau potable et que la Ville vidait

des toilettes sèches à intervalle régulier, c'est-à-dire quand elles débordaient déjà depuis plusieurs jours. Des compagnies alimentaires, contre exemptions de taxes, déchargeaient leurs surplus à l'entrée du village, à l'intérieur des palissades qui avaient été construites avant l'arrivée des itinérants.

Sa mère était de la première génération, qui avait vu se construire les Palettes. Quand ils avaient été sommés de descendre de l'autobus, les ex-itinérants devenus colons avaient tout de suite perçu les odeurs de dépotoir, mais le pire avait été la désorientation et le sevrage collectif pendant les premiers jours, jusqu'à ce que l'approvisionnement d'alcool, de tabac et de drogues se soit organisé. Plusieurs avaient tenté de retourner au centre-ville en faisant du pouce, en autobus ou à pied, mais même après avoir échappé aux gardiens alors sans armes qui étaient postés aux lourdes portes, ils avaient été ramenés aux Palettes puisqu'ils n'avaient pas pu produire de preuve de résidence aux policiers qui les prenaient dans la rue. Les Palettes étaient une sorte de camp de concentration pour ceux qui se trouvaient coupables du crime de n'avoir pas de logis. Dans les dernières années, les autorités n'avaient pu suivre la croissance massive du nombre de sans-abri et on avait arrêté de les conduire aux Palettes. Mais on continuait à garder le village comme une prison.

Face à la nécessité et à force de débrouillardise, développée au fil des mois ou des années dans la rue, les premiers arrivants avaient construit des cabanes à partir des matériaux trouvés dans le dépotoir. Des palettes de bois, de celles qui servent au transport de

marchandises, constituaient la structure des premiers abris. Dès le premier hiver, des raccords à l'électricité avaient été trafiqués afin d'éclairer les cabanes et de brancher des télévisions. La Ville tolérait et compensait la compagnie d'électricité : au moins les artères de son centre étaient pour le moment redevenues propres et sécuritaires pour les touristes et les clients des commerces payeurs de taxes. Aux Palettes, le soir, les feux de déchets emplissaient les cabanes d'une certaine tiédeur et l'air, d'une fumée nauséabonde.

La mère de Yohann, à dix-sept ans, avait déjà quitté sa famille depuis quelques années et ne tenait pas à se souvenir de tout ce qui s'y était passé. Elle était arrivée enceinte aux Palettes et s'était collée à un grand gars qui parlait fort. Yohann était arrivé en troisième, trois ans plus tard. Avec les boîtes de céréales et les conserves de nouilles, la Ville distribuait des préservatifs, mais on n'avait pas toujours le temps ou la chance de se protéger quand un homme décidait qu'il avait le goût, alors les petits arrivaient. Les femmes les mettaient au monde comme elles pouvaient, plusieurs mouraient et les bébés aussi. Il faut dire qu'ils naissaient maigres, comme une fatalité. Le village était trop récent pour qu'on puisse calculer l'espérance de vie de ses habitants, d'ailleurs personne ne recensait sa population ; mais chose certaine, avec le froid, l'insalubrité, les dépendances chimiques et la violence, même après avoir survécu à son enfance, on n'y vivrait pas vieux. Des groupes communautaires venaient périodiquement tenter de faire un peu d'éducation à l'hygiène, à l'alimentation, à la résolution de conflits ; les intervenants constataient l'ampleur de la misère et du

travail à accomplir, admettant avec impuissance que leur contribution n'était qu'une bicyclette pour gravir l'Himalaya...

* * *

— Marie-Sophie, ça va? lui demande sa voisine de casier. On dirait que tu te caches le visage dans les cheveux...

— Mais non...

«Merde, j'ai l'air suspect!» se reproche Marie-Sophie. C'est à vouloir s'effacer et ne pas attirer l'attention qu'on la remarque, elle qui d'ordinaire n'hésite pas à se faire entendre. Elle se dépêche à ranger son manteau et sa planche à roulettes, et à refermer son cadenas.

— Je dois passer par les toilettes. À plus tard!

— Moi aussi je dois y aller, attends-moi...
Marie-Sophie!

Elle est déjà partie. Depuis dimanche qu'elle imagine sa fugue, elle se sent déjà tellement loin des autres adolescents du collège. Cinq jours de paranoïa à penser que tout le monde devine son plan, à s'inventer des histoires avec Yohann, cet inconnu. Cinq jours à déjà vivre avec lui, parmi ses amis marginaux, dans une communauté pleine d'entraide et de plaisir, qui change le monde avec son autarcie, cultivant un jardin de toit qui dans sa rêverie prend des proportions babyloniennes et permet d'éradiquer la faim dans les zones, dans le monde...

Il ne lui manquait que son adresse. Toute la semaine, elle a fouillé partout, dans tous ses tiroirs,

dans les poches de tous ses jeans, mais elle ne retrouvait plus le foutu flyer des ventes de garage qu'il lui avait donné la première fois. «Peut-être qu'il est disparu dans la laveuse! Faudra que j'attende à dimanche pour retourner aux Tam-tams. Et si Yohann n'était même pas là?» Mais hier, alors qu'elle ne cherchait plus, du fond de son étui à téléphone, le bout de papier plié en un tout petit accordéon est tombé sur la moquette, comme la clé bien concrète d'un univers jusque-là imaginaire. «Maintenant, je n'ai plus aucune excuse pour ne pas partir.» Cette réelle possibilité, tout accessible, dès le lendemain, lui donnait le vertige. Surexcitée à l'idée qu'elle allait vraiment s'en aller, finalement, Marie-Sophie a passé la nuit à se remémorer le contact de la main de Yohann sur la sienne, nourrissant à chaque injection d'illusion la certitude qu'il y avait là une garantie, repoussant les doutes qui l'assaillaient par moments pour ne pas perdre le courage de passer à l'action. Pour éviter que la teencoach vienne la prendre après le collège et qu'on la cherche tout de suite, elle lui a dit qu'elle irait dormir chez une amie. Elle n'a pas pu apporter grand-chose, il ne fallait pas que ça semble louche : quelques sous-vêtements, un pyjama, un chandail de laine, un paquet de réglisse noire, ses cigarettes. Elle achètera le reste avec son magot, une grosse liasse de billets soigneusement rangée dans un sac de plastique noir. En espérant que ce soit possible! Ce matin, à la télé, il était question de rations imposées aux clients des épiceries et de marchandises non disponibles... Enfin, il ne reste qu'une dernière journée de collège à subir avant de partir vers une autre vie, plus dure,

peut-être, mais plus vraie. À y penser, Marie-Sophie se sent euphorique, elle réfrène l'envie de rire pour rien qui lui monte dans la gorge en montant les escaliers dans le chahut des élèves pressés.

* * *

Yohann ne pourrait pas dire précisément ce qui en est aujourd'hui, mais dans le temps, il y avait toutes sortes de monde aux Palettes. Plusieurs étaient sortis, inaptes au monde, des institutions psychiatriques dont le gouvernement avait coupé les vivres. Puis, comme chaque année avait salué son lot de coupures aux prestataires de l'aide sociale, la faune des sans-abri, d'abord constituée de déficients, de psychotiques et d'alcooliques finis, s'était mise à compter des femmes d'âge mûr sans emploi qui avaient perdu leur logement à cause d'une éviction pour construction de condos, d'un abus de propriétaire ou d'un défaut de paiement après quelques mois à régler la facture de chauffage plutôt que le loyer. Leurs histoires avaient en commun une espèce d'incompréhension face à ce qui leur était arrivé ; à un moment ou un autre, le monde « normal » avait filé sans elles et elle étaient restées si loin derrière que personne n'aurait conçu qu'on les engage ou qu'on leur loue un logement, avec leurs visages émaciés, leurs yeux fuyants et les détours honteux de leur conversation quand une agente du gouvernement abordait le sujet de leurs années d'« inactivité », pendant lesquelles elles avaient pourtant multiplié les démarches pour arriver à manger chaque jour. Il y avait également des jeunes partis

des régions, cherchant à vivre dans la rue une intensité qui faisait oublier le non-sens de ce que leur proposaient les adultes : travailler comme des fous à un emploi qu'on déteste pour payer l'hypothèque et les deux voitures, se plaindre toute sa vie en attendant la retraite... Mais les Palettes comptaient aussi des professionnels, brisés par un burnout ou une maladie, qui avaient épuisé leurs placements et leurs assurances et s'étaient retrouvés à la rue. Dans la spirale folle du système, après être tombés de trop d'échelons, ils avaient glissé vers les abîmes de l'exclusion sans pouvoir s'accrocher à quoi que ce soit.

Yohann avait d'abord raconté sans gêne à Pauline et Amélie la vie des Palettes, les files aux robinets, l'hiver glacial dans les baraques sans plancher qui flambent parfois en pleine nuit et toutes les combines imaginées pour faire un peu d'argent. Ses grands frères faisaient le trafic de téléphones mobiles et ses trois petites sœurs pratiquaient des chorégraphies devant la télé, rêvant de séjourner dans le beau manoir de Star Académie pendant que sa mère jasait avec une voisine des trucs pour s'assurer d'être payée par les clients qu'elles racolaient près des tavernes avoisinant les raffineries. Lui, seul au milieu, avait appris d'un voisin à réparer les petits électroménagers trouvés dans le dépotoir et prenait soin de sa mère quand elle revenait ébranlée du travail ou qu'elle se mettait à pleurer pour avoir pris une bière de trop.

Inquiet devant l'incrédulité choquée de Pauline, il avait voulu la rassurer : quand même, ils avaient la télé ! Il s'était d'ailleurs avéré qu'il connaissait par cœur les indicatifs des émissions des chaînes gratuites

et bon nombre de messages publicitaires. Quand il avait appris que Pauline travaillait pour la télé, Yohann avait hurlé, la suppliant de l'amener dans les studios. Il n'avait eu de cesse de la questionner sur les vedettes qu'elle avait rencontrées et sur leurs voitures. Elle aussi le questionnait abondamment, mais rapidement il s'était refermé, dignement, face à ce qui commençait à ressembler à une pitié avide de sensation.

Elle l'avait amené s'acheter des vêtements. Dans le wagon de métro, il se tenait près d'elle, dévorant des yeux les vêtements neufs, les chaussures brillantes et les mises en plis des passagères qui rivalisaient avec les mannequins des panneaux publicitaires. Au centre commercial, comme saisi par la foule, il avait pris la main de Pauline et regardait partout à la fois, les gens, les vitrines, les décorations suspendues ; les yeux immenses, il répétait, comme pour masquer à quel point il était impressionné, qu'il avait déjà vu ça à la télé. Pauline lui avait acheté quelques morceaux d'intérieur et un bon manteau d'hiver. Il dansait en regardant son reflet dans le miroir et affirmait que s'il retournait habillé comme ça aux Palettes, en deux secondes il se retrouverait tout nu, assurément détrossé par plus fort que lui !

Pendant une couple de jours il n'avait pensé à rien, se considérant au paradis, profitant seulement de la chaleur, des bains chauds, de la nourriture à volonté. Même que Pauline lui achetait les nouveautés des petits gâteaux, pizzas surgelées, biscuits, pouidings et craquelins vus à la télé, produits qui ne se retrouvaient dans l'approvisionnement des Palettes

que lorsqu'ils étaient trop étranges ou trop dégueulasses pour être adoptés par les consommateurs, le cola bleu ciel ou le simili poulet en boulettes, par exemple. Yohann passait de longues minutes devant la glace, paré de ses habits neufs.

Pendant que Pauline travaillait, Yohann accompagnait Amélie dans ses commissions, puis suivait ses instructions pour l'aider à cuisiner même s'il déclinait l'invitation à goûter aux bouillies et soupes étranges qu'ils préparaient à partir d'ingrédients bruts rangés dans des pots de verre. Quand elle s'en allait à l'école d'acupuncture, il partait en reconnaissance dans les ruelles du quartier et ramenait des planches, des portes, de vieilles télévisions, disant qu'il les rapatrierait aux Palettes, sans préciser comment il déménagerait tout ça. En deux semaines, il avait encombré la cour, mais avait aussi réparé les robinets qui coulaient dans la maison, ajusté le ventilateur de plafond, redevenu silencieux, et renforcé tous les clous qui dépassaient des planches de l'escalier. Il avait de la difficulté à rester en place et « gossait des patentes », comme il disait. Il arrangeait tout ce qui clochait, boitait, grinçait, il huilait les mécanismes de toutes les machines. Dès qu'il entrait dans une pièce où il y avait un téléviseur, il tournait le bouton pour animer l'appareil.

Yohann mesurait l'abîme de différence entre Madame Pauline et sa mère. Cette dernière n'avait les moyens de rien. Les billets, toujours gagnés d'une manière plus ou moins dangereuse, se convertissaient immédiatement dans sa main en biens de première nécessité dont l'alcool et le tabac. Pauline, elle, avait dans son portefeuille des cartes qui lui donnaient

accès à tout ce que la télé annonçait et Yohann se demandait avec perplexité pourquoi elle n'en profitait pas davantage. Elle n'avait même pas d'auto ! Par contre, quand elle rentrait de travailler, tout comme sa mère, elle s'effondrait, épuisée. Ce comportement habituel comblait tout fossé et il lui offrait une bière, lui enlevait ses chaussures et lui massait les pieds, à l'aise dans ce rôle connu.

Quand Yohann avait raconté comment il s'était retrouvé aux abords du chemin de fer, en sang, Pauline avait parlé d'appeler la police. Yohann l'avait suppliée de n'en rien faire, l'air si terrifié qu'elle avait eu peur, se demandant quel crime il pouvait lui-même avoir commis. Aux Palettes, les comptes se règlent entre Paletteux. Il s'était un peu trop approché de la blonde de son frère aîné, pour la consoler après qu'elle avait reçu une volée de ce même frère. C'était banal que ce dernier lui en ait sacré une à lui aussi pour le punir. Qu'il l'ait trimballé hors des Palettes dans le coffre d'une auto jusqu'au bord du chemin de fer à l'autre bout de la ville, c'était la marque d'une classe supplémentaire dans la hiérarchie des durs. Faire appel à la police aurait mêlé les cartes de jeux incompatibles et lui aurait valu des représailles fatales. Et puis, si on se faisait prendre hors des Palettes, on risquait d'y retourner aussitôt ! Alors qu'il valait mieux attendre un peu, justement, que son frère se calme. Et la police n'était pas douce avec les habitants du village. Il avait essayé d'expliquer tout ça à Pauline, qui avait surtout compris qu'en faisant appel au système judiciaire, cet étrange petit Yohann disparaîtrait de sa vie ; aussi elle n'avait entrepris aucune démarche.

Ce n'était pas d'ailleurs comme si elle avait eu beaucoup de temps pour penser à ça, à cette époque-là, prise de sept heures du matin à neuf heures du soir par des réunions de brainstorming, des meetings de production, des entrevues téléphoniques répétées, des heures de surf dans Internet et des rush de rédaction, sans parler des cocktails où l'on démarche pour obtenir un prochain contrat. Comme les autres, tout en se demandant de plus en plus à quoi tout cela pouvait bien servir, elle prenait part à tous les jeux du comérage et de la séduction, histoire de décrocher un peu et comme pour tisser plus serré encore les liens ambigus qui font tenir le monde de la télé.

Pauline avait suggéré à son réalisateur de faire une émission sur les Palettes. Il avait accepté le projet, qui avait abouti en images écoeurantes des bécosses, des maladies de peau des enfants et des abris insalubres, virant pour finir en un éloge des compagnies alimentaires qui donnaient leurs produits périmés aux Palettes. Yohann ne tenait pas en place en voyant son village à l'écran, surexcité et content. Mais le traitement mièvre, sensationnaliste et superficiel avait totalement dégoûté Pauline, qui depuis plusieurs mois traînait un épuisement et une désillusion qui lui faisaient perdre le sens de son travail. Elle soulevait des enjeux bien plus profonds, la présence de ce petit Yohann aux joues creuses, aux dents cariées, aux épaules voûtées de qui a dû accuser bien des coups, analphabète à quatorze ans et parlant un français inarticulé que Pauline ne comprenait pas toujours! Elle en avait pleuré de rage et d'impuissance devant un Yohann désarmé et confus qui s'excusait sans savoir de quoi...

C'est loin tout ça. Douze ans maintenant que Yohann vit avec Pauline dans la maisonnée qui s'est bien transformée depuis.

Un dernier épi et la remorque est pleine.

— Tu viens chercher Radichon avec moi? demande Yohann en tendant la main au petit Patrick qui l'aurait suivi de toute façon.

* * *

Un dernier repas à la cafétéria du collègue. Marie-Sophie crève de faim! Elle a résisté à manger des réglisses pendant son cours de maths. Elle veut faire durer son paquet, ne sachant pas s'il y en aura dans les magasins près de chez Yohann. Il y en aura sûrement, voyons, des réglisses! Mais en réalité elle n'en sait rien. Elle aurait dû en apporter deux ou trois paquets! Prenant sa place dans la file avec son plateau, Marie-Sophie zieute le buffet où elle pourra bientôt se servir. Poitrines de poulet, gratin dauphinois, salade d'artichauts et poivrons rouges, œufs farcis, choix de fromages, petites pizzas, crudités et trempette au fromage de chèvre. C'est l'abondance pour les enfants des riches. «Je me demande si Yohann mange à sa faim, avec son jardin...» se demande-t-elle. Elle entend juste derrière elle une voix familière. Rebecca. Son ex-meilleure amie est en train de raconter à une autre fille qu'elle a passé la fin de semaine précédente en bateau avec la famille de son amoureux. «Merde!» Marie-Sophie sent son cœur accélérer de peur et de colère. Elle fait machinalement tourner l'anneau dans sa lèvre pour camoufler sa déroute.

— Ah, salut Marie-Sophie.

— Salut.

Qu'il est pénible d'avoir devant soi quelqu'un dont on a été si proche et qui vous a laissé tomber. Marie-Sophie se méfie.

— Quoi de neuf? demande Rebecca avec l'entrain hypocrite de qui cherche la querelle.

— Bah, une pénurie de pétrole, des rations alimentaires, la fonte des banquises qui progresse. Rien de neuf.

«À part que je m'apprête à faire la fugue que tu n'as pas eu le courage de faire avec moi», complète Marie-Sophie dans sa tête. Rebecca lève les yeux au plafond et pousse un soupir, jetant à sa copine un regard de connivence blessant comme une trahison qui se perpétue. Rebecca espérait peut-être qu'elle lui parle de vernis à ongles et de mascara? Le sarcasme atteint presque la langue de Marie-Sophie, mais elle le retient juste avant qu'il n'aille nourrir la discorde qui s'est accumulée comme un tas d'immondices puantes entre les deux filles. Il lui apparaît soudain avec une grande clarté que ça ne vaut plus la peine de se battre avec Rebecca. C'est peut-être la dernière fois qu'elle la voit. La file avance, Marie-Sophie prend une assiette et la remplit d'une bonne portion.

— Bye Rebecca, se surprend-t-elle à lui dire, sans colère, avant d'aller s'asseoir seule, au fond de la salle, près des fenêtres même si elles donnent sur le stationnement, pour manger ce dernier repas dans un univers connu, avant de plonger dans un monde d'incertitude où elle espère trouver des réponses et la possibilité d'agir, avec d'autres, pour changer les

aberrations de la société. Encore un cours de trigonométrie, une leçon d'anglais et une autre d'économie, et elle sera partie!

* * *

Après le repas du midi, la caravane de la maisonnée a quitté la ferme pour gagner la route, puis la piste cyclable. Les remorques pleines de légumes, de fruits et de céréales ralentissent le rythme des cyclistes.

— Pourquoi c'est toujours la fille en arrière? se plaint Sonia, installée sur un tandem avec Steve, son frère jumeau.

— Tu le sais, Sonia, c'est juste une question de taille, répond le grand jeune homme aux cheveux en brosse. Tu forcerais bien plus sur un bicycle à toi toute seule.

— Ça me fait chier.

Le petit Patrick est installé sur une rallonge au vélo de Yohann.

— Plus vite, Yohann, plus vite!

Tout le long du voyage, l'enfant babille, mais Yohann l'entend plus ou moins. Il pense à son nouveau prototype de quadricycle et à la manière d'en produire plus rapidement. Il a commencé à breveter des véhicules à traction humaine par dépit, quand il a compris qu'il n'aurait jamais d'automobile. Le conjoint de Madame Pauline, René, lui a tout expliqué, les méfaits de l'auto, la société de consommation, mais ce n'est pas ça qui l'aurait arrêté. L'argent, ça se trouverait toujours. L'impasse, c'est les papiers pour obtenir un permis de conduire. Officiellement, comme tous

les enfants nés aux Palettes, Yohann n'existe pas. Et outrepasser la nécessité d'un permis, c'est risquer de se faire prendre, d'être renvoyé aux Palettes et de ne plus faire d'argent, c'est renoncer à sortir sa mère de la misère. Quand il l'a compris, Yohann s'est enfoncé dans une fin d'hiver sans joie où il se traînait, le caquet bas. Au printemps suivant, il s'est lancé, pour oublier sa désillusion, dans la fabrication de quadricycles semblables à ceux qu'on peut louer au Vieux-Port, à partir de vieilles bécanes ramassées dans les vidanges. Il a continué à améliorer son modèle depuis et passe ses temps libres à en construire.

La difficulté majeure réside dans la montée des côtes à pic, mais l'espace de chaussée nécessaire pour se déplacer est aussi un élément problématique. Comme le véhicule de Yohann, même actionné par deux cyclistes en forme, ne dépasse pas une vitesse moyenne de trente kilomètres-heure, ses déplacements causent des problèmes de circulation et, une fois, il a franchement craint de se faire casser la figure par un automobiliste enragé. René, qui a tout lu sur la fin du pétrole, l'encourage depuis le début en lui disant de ne pas s'en faire : le jour viendra où il aura toute la place voulue pour conduire son quadricycle dans les rues.

« On dirait que c'est pas mal en train d'arriver », pense Yohann en pédalant. L'essence est tellement chère qu'une grande partie des véhicules sont immobilisés. Les métros sont bondés à toute heure du jour et la nuit, quand les trains arrêtent de fonctionner, les tunnels officiels et un tas d'autres cavernes attenantes sont squattés par des sans-logement. Les autobus aussi

sont paquetés, même s'ils passent selon des horaires aléatoires. Les gens marchent, traînant diables et chariots de toutes sortes, qui avec le vélo semblent les seuls véhicules fiables et pas trop pénibles à manoeuvrer tant que le froid et la neige ne s'en mêleront pas. Bientôt, on se précipitera vers lui pour avoir un quadricycle : un toit pour quand il pleut, un siège arrière pour des enfants ou des bagages, tout ça actionné à l'huile de genoux ! « Vélorationnaire », comme dit Ronald, le poète de la maisonnée. « C'est sûr que je peux faire de l'argent avec ça. Pas de compétition, sauf si on ramène les ânes pis les chevaux ! » Déjà, dans un compte au nom de Pauline, il a quelques petits milliers de dollars ramassés au fil des ans grâce aux ventes de garage dont il a commencé la tradition, quelques semaines après son arrivée sur la rue Saint-Janvier.

* * *

La journée d'école a été interminable, mais maintenant elle se trouve derrière elle, avec toutes les précédentes. Marie-Sophie pousse la porte du collège et l'air encore chaud de la fin d'après-midi l'accueille comme un présage favorable. C'est maintenant qu'elle plonge. La vraie vie commence *maintenant*. Dans le stationnement où défile le cortège des véhicules de luxe des parents et des teencoachs, Marie-Sophie s'élanche sur sa planche à roulettes sous les regards étonnés de ses collègues de classe. Direction, rue Saint-Janvier !

L'adolescente s'enfuit par une petite rue, empruntant des raccourcis pour sortir des murs du quartier,

passé lesquels les constatations des téléjournaux se confirment : à cause de l'explosion du prix de l'essence en début de semaine, il y a fort peu de circulation, même si en principe c'est l'heure de pointe. Pas étonnant que l'air se respire mieux qu'à l'habitude. Les automobiles stationnées arborent presque toutes une pancarte « À vendre », c'en est cocasse. La chaussée est libre, elle roule directement dans la rue en évitant les nids de poule, personne ne l'interpelle, sa liberté volée la grise. Avoir su qu'il était si facile de prendre le large !

Pied par terre pour l'élan, pieds sur la planche pour glisser vers l'inconnu, Marie-Sophie roule à fond vers la rue Saint-Janvier dont elle a trouvé l'emplacement dans Internet avant d'effacer les traces électroniques de sa recherche sur son cellulaire, au cas où. Si Yohann n'est pas chez lui, elle l'attendra en surfant dans le monde virtuel... « Merde ! J'ai encore oublié mon téléphone dans mon casier. Je l'oublie tout le temps quelque part ! » Tant pis, trop tard, elle ne retourne pas en arrière. Si Yohann n'est pas là, elle l'attendra en se tournant les pouces ; elle ne manque pas de matière à réflexion. Elle pourra sûrement prendre le cellulaire de Yohann pour vérifier ses messages. Son père va bien prendre une minute pour lui laisser un mot ou lui écrire quand il saura qu'elle a fugué. Quand Yohann la trouvera au pas de sa porte, elle lui dira : « J'aurais besoin d'une place où rester quelque temps... » et il la prendra avec lui. En tous cas, elle l'espère...

Marie-Sophie s'engage sur le trottoir du viaduc qui surplombe la voie ferrée. Après quelques mètres,

à cause de l'inclinaison, elle doit descendre de sa planche, qu'elle prend sous son bras, pour continuer à pied, d'un bon pas. À mesure qu'elle s'élève, elle voit juste à côté la machinerie inactive à travers les vitres cassées de la vieille usine. Plus loin, le quartier ordinaire étale devant elle ses triplex, ses blocs appartements, ses arbres sans prétention.

— Mamoiselle! Vous auriez pas une cigarette?

Marie-Sophie sursaute et se retourne. Elle n'avait pas vu que le parapet s'interrompait pour laisser accès à un escalier qui descend en bas du viaduc. Un homme barbu à l'âge indéfinissable, assis au soleil de fin d'après-midi, lui fait un signe de la main. Il porte un vieux pardessus violet et il émane de lui, même à distance, un relent de fond de tonneau, de vieille sueur et d'urine qui fait hésiter Marie-Sophie. Mais elle se raisonne: «Si tu voulais demeurer dans le luxe et l'immaculé, Marie, tu n'avais qu'à rester au manoir! Allez, sors de ton confort! Partage!»

— Oui, j'en ai.

Elle enlève une bretelle de son sac à dos pour y prendre son paquet de cigarettes et échappe sa planche à roulettes, qui se met à rouler vers le bas de la pente. Mais l'homme l'intercepte et se met à l'examiner.

— Beau skate! Ah, mais tes roues sont lousses. Faudrait resserrer les boulons.

— Ah oui? Mais il roule bien... proteste Marie-Sophie en approchant une allumette flambante de la cigarette que l'homme a mis entre ses lèvres gercées.

— J'ai ce qu'il faut en bas pour t'arranger ça, dit l'homme.

Pendant que Marie-Sophie range les allumettes et le paquet de cigarettes, il tire une longue touche, puis descend avec la planche à roulettes sans lui demander son avis.

— Hé! Mon skate!

Marie-Sophie s'engage à sa suite dans l'escalier. L'homme est de toute évidence en état d'ébriété, mais ça ne l'empêche pas d'avancer d'un bon pas. Les parois sont pleines de graffitis et les marches, de papiers journaux crasseux. C'est sinistre et il n'y a personne d'autre en vue, mais la présence de cabanes, d'un cercle de roches autour de morceaux de planches carbonisés, d'une corde à linge et de bouteilles vides témoigne que le lieu est habité. Ce qu'elle avait vu du taxi! Eh bien, son souhait est réalisé, elle se trouve de l'autre côté du monde. Il n'y a plus de vitre protectrice, plus de carrosserie entre elle et la réalité. Marie-Sophie marche vite derrière l'homme dont elle n'est pas sûre s'il veut voler sa planche ou vraiment la réparer. Mais pourquoi des êtres humains se retrouvent-ils obligés de vivre dans une telle déchéance? Et même pas dans un pays du tiers-monde: dans sa ville à elle, à dix minutes du collège! Il fait frais dans la pénombre et Marie-Sophie a la chair de poule. De temps en temps, on entend une voiture passer au-dessus.

— Ça fait longtemps que vous vivez ici? demande-t-elle.

— Bah, fait l'homme en repoussant la question de la main comme une mouche. Tu veux visiter mon château?

Il lui jette un clin d'œil avant de plonger dans une espèce de hutte de panneaux de styromousse,

gardant la planche à roulettes en otage sous son bras.

— Non, merci. C'est pas nécessaire de resserrer les roues, il fonctionne bien, mon skate. Je dois partir.

Les alentours sont si sales et puants! Nauséuse, elle respire à peine. Elle voudrait déguerpir, mais ça l'embête d'abandonner sa planche... «Marie, peut-être qu'il veut vraiment juste te rendre service... Relaxe! Respire!» se dit-elle en faisant tourner l'anneau dans sa lèvre. Parce qu'elle ne veut pas qu'ils aient le dessus, son dégoût et sa frayeur eux-mêmes la contraignent à rester.

— Ça ne sera pas long, lance l'homme de l'intérieur de l'abri. Faut juste que je trouve mon petit outil.

Il ressort aussitôt, une clé à la main, et sert un autre clin d'œil à Marie-Sophie, la regardant de front pour la première fois, avec la même caresse qu'il jetait tantôt sur la planche à roulettes. Elle recule d'un pas, le cœur battant plus vite. Elle n'a même pas son téléphone pour appeler à l'aide si jamais...

— T'es vraiment jolie, tu sais.

— Donnez-moi ma planche, je m'en vais, dit-elle d'une voix qui se voudrait plus assurée.

— Aie pas peur. Je vas pas te faire mal, dit-il en posant la planche par terre.

Il se relève, le visage torturé.

— Tu ressembles à ma fille...

Contre toute attente, il se met à pleurer, secoué de petits sanglots. La clé lui glisse des mains. «Va-t-en, Marie! Attrape ton skate et sacre ton camp!» lui intime une voix dans sa tête, à laquelle une autre réplique: «Tu ne peux pas le laisser là comme ça, il a peut-être

besoin de parler... Il n'a pas eu la même chance que toi dans la vie... » Dans sa tête s'esquissent à toute vitesse les biographies possibles et les intentions probables de cet inconnu amoché pendant que dans son corps se diffuse un courant apeuré qui la glace sur place. Pleurant toujours, l'homme se rapproche lentement, embaumant l'air de sa forte haleine d'alcool, et prend la main de Marie-Sophie qui pense malgré elle à la lotion désinfectante dont elle s'endura généreusement dès qu'elle sera repartie. Il pose sa tête contre son épaule et Marie-Sophie réfrène un haut-le-cœur, il sent si mauvais ! Elle se retrouve bientôt dans une accolade ambiguë, les mains de l'homme posées sur ses côtes, à l'endroit juste avant qu'elles deviennent des seins. Une lucidité incrédule s'installe dans l'esprit de Marie-Sophie, immobilisée par une peur qu'elle n'a jamais ressentie auparavant, toute respiration arrêtée. Quand un baiser mouillé se pose sur son cou, que l'étreinte se resserre et que la grosse main glisse vers sa poitrine, une violente nausée prend Marie-Sophie qui vomit sur le pardessus violet.

— Tite dégueulasse ! Ostie de salope !

L'homme la repousse et s'en va en lui criant des injures telles qu'elle n'en a jamais reçu, haussant parfois le ton à mesure qu'il s'éloigne pour exprimer son indignation. Il disparaît bientôt derrière un pilier du viaduc.

Marie-Sophie crache, les membres mous, et des sanglots se joignent aux spasmes de son estomac. Elle ramasse sa planche à roulettes et remonte les escaliers en toussant et en trébuchant, s'essuie la bouche sur sa manche sans prendre le temps de sortir un mouchoir

de son sac puisque chacune des cabanes cache peut-être un malotru du même acabit. «Bienvenue dans le vrai monde, Marie-Sophie! Beurk!»

Elle émerge sous le soleil paisible qui défie son trouble. Elle respire un grand coup, incertaine de quel côté se diriger. Les toitures du quartier s'étalent devant elle, les multiples clochers des églises transformées en condos ponctuant le paysage étonnamment calme, rassurant. Marie-Sophie crache encore, elle aurait envie de se brosser les dents et de prendre une douche, de lancer la police aux troussees de cet homme répugnant dont elle sent encore l'horrible contact et la détestable odeur. Il était soûl, ça explique tout mais ça n'excuse rien! «Gros dégueulasse!» En attrapant un taxi, en cinq minutes elle serait au manoir. Un coup de fil et son père ferait tout déployer pour que ce soir même, l'homme au pardessus violet soit en prison. Et Marie-Sophie serait de retour dans le confort et la sécurité du manoir. Seule avec une teencoach moralisatrice qui ne la laisserait plus faire aucun trajet sans elle. «Qu'est-ce qu'elles font, les femmes qui se font agresser, quand elles n'ont pas de manoir où aller, dans les pays où la police les lapiderait? Elles se relèvent, replacent leur jupe et continuent leur chemin?» Aller brailler à la teencoach que ce n'est pas juste, ce serait se rattacher aux pieds les boulets de l'enfance. «C'est à Yohann que je vais raconter ce qui vient de se passer.» Dans ses yeux dépareillés et attentifs, elle trouvera consolation. Il l'a touchée, il la touchera avec respect, lui. Ça fera réparation.

— Vieux pervers! crie-t-elle en direction de l'escalier avant de déguerpir, le cœur barbouillé, se

dépêchant d'atteindre le sommet du viaduc pour sauter sur sa planche et recevoir sur le visage, dans la vitesse de la descente, l'apaisement d'un vent frais qui sèche ses larmes.

* * *

Yohann pédale le long de la piste bordée d'arbres qui commencent à rougeoier, le petit Patrick littéralement accroché à son vélo, toujours volubile. Il se rappelle le premier samedi matin de fin d'automne, de ceux qui convainquent que la planète se réchauffe bel et bien, où il avait mis à vendre ses lampes, grille-pain et autres appareils rafistolés sur le trottoir en face de la maison de Pauline. Les passants sont nombreux sur la minuscule rue Saint-Janvier, utilisée comme un raccourci vers le métro, et Yohann avait ramassé près de cent cinquante dollars, un bon magot pour un gars des Palettes. Il avait alors considéré qu'il serait préférable de rester avec Pauline, auprès de qui, d'ailleurs, il avait su se rendre assez utile pour se persuader qu'elle avait besoin de lui. Il irait porter à sa mère l'argent qu'il pouvait gagner si aisément ici. Comme ses frères, qui à l'occasion posaient fièrement quelques billets sur la table de la cabane, il gâterait sa maman. Les premières années chez Pauline, il achetait chaque semaine un billet de loto et à l'heure des résultats s'assoit devant la télé avec l'espoir que la minute qui suivrait changerait sa vie, leur vie à tous. Car dans sa grande maison, il y aurait de la place pour toute sa famille. Et quand chacun aurait sa chambre et son auto, quand il y aurait de l'eau chaude et du chauffage

infaillible en hiver, sa mère arrêterait de pleurer, son beau-père ne leur taperait plus sur la gueule, ses frères cesseraient de jouer aux caïds et ses petites sœurs, enfin, porteraient des vêtements neufs à la mode et seraient heureuses, enfin.

Avec les années, sa rêverie a perdu de l'ampleur. Mais pendant qu'il roule à vélo, comme chaque fois que son esprit est libre, Yohann jongle inlassablement avec les mêmes équations confuses, soustrayant les dépenses relatives à un loyer pour sa mère de l'argent qu'il pourrait ramasser, advenant le succès de sa production de quadricycles, additionnant sa part des recettes des ventes de garage multipliée par le nombre de semaines dans un mois... Se perdre ainsi dans les chiffres lui évite de ressentir sa frustrante impuissance face à l'argent perdu, au long des quelques années où il est allé porter, chaque mois, une liasse de billets à sa mère, pensant candidement qu'elle arrêterait de se prostituer aux abords des raffineries. Au début, Amélie lui avait demandé pourquoi il ne lui apportait pas plutôt des légumes, mais lui, il savait que les siens n'auraient pas su quoi en faire et les aurait laissé pourrir. Quand, le soir, Pauline le voit aligner laborieusement ses chiffres sur un papier, elle lui demande combien diable d'argent ça lui prendra pour guérir sa famille de trente ans de misère et de folie! Puis elle se mord les lèvres, elle-même surprise de sa dureté, jalouse que ce fils d'adoption donne encore tant de son cœur à des êtres aussi ravagés. Alors Yohann lève vers elle un regard torturé puis hausse les épaules, continuant, langue sortie, à laborieusement ordonner la confusion comptable de son cerveau.

Les pieds bouillants dans ses bottes de cuir, Marie-Sophie roule sur la chaussée presque déserte de la rue Saint-Denis, son estomac se serrant encore, de la colère dans le cœur et des sanglots pris dans la gorge. Elle surveille le nom des rues, le trajet bien imprimé dans sa mémoire. «Moi qui voulait rencontrer du vrai monde! Vieux cochon! Qu'il se fasse soigner!» se répète-t-elle en pensant à l'homme au pardessus violet. «Imagine, Marie, si tu devais vivre dans une cabane comme ça, avec lui comme voisin! Au moins, Johann a parlé d'une maison, avec un toit assez solide pour y faire un jardin.» Il n'y a presque pas de voitures dans la rue, mais beaucoup de vélos, et des tas de gens sur le trottoir, sur les balcons. Marie-Sophie perçoit une grande agitation, mais elle passe trop rapidement pour saisir de quoi ils parlent. «Je me demande si la crise a changé leur vie...»

En roulant à un bon rythme, à peine une demi-heure plus tard elle arrive sur la rue Saint-Janvier, un petit tronçon coincé entre deux rues déjà discrètes, qui tient à peine cinq duplex et une ou deux maisons. Le déplacement l'a un peu calmée, mais elle sent encore dans son corps les traces de la peur. Elle a hâte de s'arrêter en lieu sûr et de parler de sa mésaventure.

L'adresse sur le flyer indique une maison de briques rouges devant laquelle elle s'arrête. Des choux et des citrouilles poussent dans le parterre et, trônant au milieu, une statue de Bouddha semble la saluer. Marie-Sophie prend une grande respiration, oublie un instant l'homme du viaduc mais retrouve sa fébrilité

à l'idée de revoir Yohann pour le vrai, de confronter les scénarios de son imagination avec la réalité. «Et s'il n'est pas là, est-ce que ses amis vont me laisser entrer?» se demande-t-elle en montant les quelques marches qui mènent au balcon, le cœur battant.

Une affichette est suspendue à la boîte aux lettres : «Nous sommes dans la cuisine. Entrez!» Une clochette tinte comme elle pénètre dans le vestibule où des chaussures de toutes tailles occupent une grande étagère un peu bordélique. «Ça, c'est une maison habitée!» Au bout du couloir, elle entend une voix de femme et quelques rires.

Marie-Sophie dépose sa planche et entreprend de se déchausser. Elle desserre les lacets de ses bottes et sent sa poitrine qui se contracte sous l'effet de la nervosité. Elle a le trac de se présenter à un groupe de personnes qui ne la connaît pas, ne l'attend pas. Ils sont plusieurs, ça s'entend. Elle les a imaginés sympathiques et accueillants, les amis de Yohann, mais s'ils ont l'air bête et lui demandent ce qu'elle fait là? Peut-être qu'elle aurait dû sonner et espérer que ce soit Yohann qui vienne répondre, malgré l'affichette qui disait d'entrer...

— Bienvenue! lance en chœur le groupe invisible.

Légèrement rassurée, Marie-Sophie traverse lentement le corridor tapissé d'affiches colorées et une salle de séjour lumineuse. Elle continue jusqu'au fond de la maison, remarquant au passage les nombreuses plantes et l'abondance de couleurs de la décoration. L'ambiance chaleureuse n'a rien à voir avec le mobilier aux lignes froides du manoir! Un rideau de billes de

bois masque la porte finale. Marie-Sophie prend une autre grande respiration et le traverse dans un léger tintement.

La suite...
dans la version imprimée de *Cité Carbone*
publiée aux Humbles Éditions!
ISBN 978-2-9812476-0-5

Demandez à votre bibliothécaire de l'acheter!
Vous pouvez aussi vous le procurer au
<http://citecarbone.blogspot.com>
ou dans certaines librairies
(liste à jour sur la page «Achat» du blogue).

MERCI DE FAIRE CIRCULER
CES DEUX PREMIERS CHAPITRES!